

« Si le jour de l'attentat de Sarajevo s'était déroulé un peu autrement... »
Ruth Renée Reif en conversation avec le scientifique politologue Herfried Münkler

Le 28 juin 1914, le successeur au trône autrichien, l'archiduc François-Ferdinand, est assassiné à Sarajevo. Un mois plus tard commença la première Guerre mondiale. Quarante États y prirent part et 17 millions d'êtres humains en furent les victimes. Pour George F. Kennan, elle fut la « catastrophe archétype » du vingtième siècle. Herfried Münkler voit aussi en elle « le laboratoire dans lequel presque tout a été développé de ce qui devait jouer un rôle dans les conflits des décennies ultérieures ». Dans une grande présentation : *La grande Guerre 1914-1948* (Éditions Rohwohlt, Berlin, 2013) il décrit d'une manière impressionnante la manière dont un conflit régional, par une succession de hasards et de décisions erronées, connut une escalade qui aboutit à une guerre mondiale. Il montre comment cette guerre déclencha des révolutions, triompha définitivement des empires et modifia les rapports des puissances dans le monde. Mais avant tout, il met en garde, puisque les constellations qui auraient mené à cette guerre, ne sont en aucun cas surmontées.

Ruth Renée Reif : *Cher professeur Münkler, La Bibliothèque Nationale allemande enregistre plus de 10 000 livres sur le thème de la première Guerre mondiale. Qu'est-ce qui vous a poussé à reprendre ce thème ?*

Herfried Münkler : Malgré ce grand flot de livres, aucune grande présentation allemande d'ensemble n'est parue depuis la publication de Peter Graf Kielmansegg sur l'Allemagne et la première Guerre mondiale à la fin des années 60. Ce qui existe, ce sont des recherches particulières, dans lesquelles il s'agit moins de la guerre elle-même que de ses conséquences psychiques, sociales et politiques, pour les Allemands. Et bien sûr, nous avons des travaux insignes d'historiens britanniques comme John Keegan, Hew Strachan ou bien Niall Ferguson, qui ont foncièrement aussi fait naître des controverses politiques.

Mais au cœur de l'affaire, on peut effectivement au mieux décrire cette guerre dans une perspective allemande. Toutes les autres puissances participantes à cette guerre n'eurent que des fronts déterminés. Les Allemands étaient présents sur tous les fronts. Dans cette mesure j'ai trouvé convenable d'analyser cet événement, central pour le 20^{ème} siècle, à partir d'une perspective allemande et de décrire, reliée avec l'argumentation de la question de la fin de la division de l'Europe et sous la pression de l'histoire, la manière dont l'Europe s'est développée depuis.

L'ouvrage de Kielmansegg parut il y a presque un demi-siècle. La guerre était-elle « politiquement ensevelie », comme vous la désignez, ou bien comment expliquez-vous cette longue phase du désintérêt allemand ? Est-ce que 1990 n'eût pas été l'occasion offerte de regarder en arrière ?

Herfried Münkler : En principe, il y aurait eu entre temps une série d'occasions. Mais cela était un terrain politiquement miné. Le premier grand débat historique, en l'Allemagne de l'Ouest, ce qu'on a appelé la controverse Fischer, eut lieu au sujet de cette guerre. L'historien Fritz Fischer avait développé la thèse, au début des années 60, que les Allemands portaient la responsabilité principale de cette guerre. Son adversaire était Gerhard Ritter.

La constellation intéressante de ces deux historiens ne nous a été connue que récemment : Fischer avait été membre des SA [*SturmAbteilung*, « section d'assaut », *ndt*] et du NSDAP [*Nationalsozialistische Deutsche ArbeiterPartei*, « Parti ouvrier national-socialiste allemand, parti nazi]. Et Ritter avait été représentant d'une position plutôt de droite, membre de la résistance contre Hitler. Il ne contestait pas non plus la responsabilité des Allemands pour la première Guerre mondiale. Au contraire, il plaçait le plan Schlieffen et la guerre sous-marine illimitée, au centre de son analyse. Pourtant il restait sur sa position, que de nombreuses puissances avaient pris part à la naissance de cette guerre et que l'empire allemand ne les avait pas seulement poussées à entrer en guerre.

C'est nonobstant la thèse de Fischer qui s'est imposée. En tout cas sa perspective devint hégémonique en recherche historique et avant tout dans la formation politique. Et je présume qu'aucun historien allemand n'osa s'approcher de ce sujet en affirmant qu'il y eût quelques moisissures sur cette façon de présenter la question. En principe, on n'écrivit non plus en Allemagne aucune histoire de la guerre. Il n'était pas usuel de s'incorporer dans l'histoire opérationnelle. Ainsi cette guerre ne trouva donc longtemps aucune présentation.

La question centrale, qui s'impose lors de la considération de cette guerre et que vous avez déjà désignée dans votre introduction, c'est celle de comment un conflit régional, en quelques jours put connaître une telle escalade et atteindre la dimension d'une guerre continentale...

J'appelle cela un cas de fatalisme : à partir d'un certain moment, les acteurs contemporains — le ministre britannique des affaires étrangères, Edward Grey, le chancelier allemand du *Reich*, Theobald von Bethmann Hollweg, le ministre russe des affaires étrangères Sergeï Sazonov et l'autrichien k.k. [*kaiserlich-königlich, impérial et royal*] ministre-président Karl comte de Stürgkh, ne trouvèrent plus la force d'imposer le paradigme politique de coopération contre le paradigme agoniste. Avec cela se manifestèrent ceux qui étaient d'avis qu'il cette guerre aurait lieu sans cela, et que ce serait même préférable de la mener de suite.

Cette façon de voir, qu'adopta en Allemagne le chef de l'état-major général Helmuth von Moltke, n'était pas prépondérante dès le début. Le chancelier du *Reich* Bethmann Hollweg avait défendu la position opposée. Il avait relâché la constellation de confrontation des deux systèmes d'alliances — les puissances centrales, auxquelles, outre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, l'Italie appartenait officiellement, et la triple entente, constituée par la France, la Russie et la Grande-Bretagne, en ayant installé, dès 1911, un axe de détente avec Londres. Cet axe céda sous la pression croissante au cours de l'année 1914. Il ne tint plus. Et la conception de l'inévitabilité de cette guerre s'imposa. Une manière de voir plus tardive se concentra sur le déterminisme à fonder de cette guerre au moyen de nombreux « ismes », le militarisme, l'impérialisme, le capitalisme, le féodalisme et tout ce qu'on pouvait penser faire entrer « d'ismes » dans la transition du 19^{ème} au 20^{ème} siècles. Que cette représentation de guerre ait été sur-déterminée, cela tient aussi au fait que le hasard nous est insupportable.

Une guerre qui eût pu être évitée

Vous critiquez aussi que des historiens aurait laissé le hasard trop à l'abandon. Est-ce que le hasard joua le rôle effectivement déterminant dans la première Guerre mondiale ?

Si l'attentat de Sarajevo s'était déroulé d'une manière légèrement différente et si les Autrichiens n'avaient pas été si négligents dans la protection revenant à leur successeur au trône, tout serait éventuellement allé autrement. On n'aurait pas eu, non seulement les 17 millions de victimes immédiates de la première Guerre mondiale, mais plus encore on eût épargné aussi celles de la guerre civile russe, du stalinisme (estimées à 80 millions ! *ndt*), du fascisme italien et du national-socialisme allemand, et de la seconde Guerre mondiale. Mais on peut à peine supporté une telle représentation. C'est pourquoi, on fuit dans l'idée d'une détermination. Elle peut plus facilement encore, pourtant à présent, après un délai de 100 ans, être brisée que c'était encore le cas il y a 50 ans, alors que de nombreux êtres humains, qui avaient d'une manière ou d'une autre, subi dans leur chair des conséquences de ces traumatismes, étaient encore en vie.

Vous renvoyez à un nombre imposant de « guerres évitées » avant 1914 comme les deux guerres des Balkans ou bien la guerre pour la Libye. Si ces guerres purent être évitées, pourquoi donc celle de 1914 connut-elle cette escalade ?

C'étaient des guerres localisées. La guerre de Libye et les deux guerres balkaniques eurent foncièrement lieu. Mais les grandes puissances européennes eurent la capacité de les limiter aux Balkans et d'y mettre fin rapidement. La guerre de 1914 à 1918, que je désigne pour cette raison comme la « grande Guerre », s'en distingue du fait que précisément on ne parvint pas à la localiser, bien au contraire, la malheureuse politique des Allemands et aussi le chèque en blanc des Français délivré aux Russes et le chèque en blanc russe délivré à la Serbie, conduisirent de plus au fait qu'un conflit régional limité s'empara soudain de toute l'Europe. Il faut dire aussi qu'à l'automne 1914, alors que les planifications militaires des grandes puissances avaient toutes raté, les participants ne se virent plus en situation de politiquement mettre fin à cette guerre. C'est pourquoi nous pouvons tant apprendre de cette guerre. Cela reste pour nous le grand défi de répondre à cette question décisive du pourquoi nous ne réussîmes pas à maintenir cette guerre aussi petite qu'a été pour nous aujourd'hui, la troisième guerre des Balkans.

Vous engendrer une tension particulière dans votre présentation du fait que montrez en de nombreux endroits ce qui eût pu être, ce par quoi l'on ressent particulièrement tragiquement ce qui est effectivement arrivé. Cette guerre fut-elle un enchaînement de décisions erronées et de conséquences fatales ?

Décisions erronées, interprétations fausses et représentations fausses des déroulements. Tout cela fut tragique pour la raison que l'on connut toujours le contraire. À aucun moment ces fausses évaluations ou décisions erronées ne furent contraignantes, parce que, par exemple, les informations étaient incomplètes. Au lieu de cela, tous, depuis les socialistes jusqu'aux conservateurs, avaient mis en garde contre une grande guerre d'épuisement en Europe. Les déclarations de Friedrich Engel et August Bebel sont connues. Mais aussi le banquier polonais Johann von Bloch et le journaliste britannique Ralph Norman Angell, firent part de leur expression inquiète. Et aucun autre que le Moltke plus âgé, le vainqueur de Königgrätz et Sedan¹, mit en garde aussi contre une guerre d'épuisement en Europe. Dans son ultime discours au *Reichstag*, il évoqua le fait qu'une telle guerre, si elle éclatât, eût été une guerre de trente ans ou de sept ans. — Pour justement éviter cela, le chef d'état-major Alfred comte von Schlieffen avait développé le plan qui portait son nom pour mener une guerre rapide² avec des batailles décisives. Le plan échoua³. Et avant tout pour la raison qu'il contribua d'une manière si funeste essentiellement à l'endiguement du conflit, à l'inverse de ce que Schlieffen prévoyait. Et ensuite on ne fit rien à l'automne 1914, pour admettre cet échec du plan allemand Schlieffen, mais pas non plus de celui du plan « XVII » français ni de celui du « plan 19 » russe et on en revint au *statu quo ante*. Au lieu de cela, on tomba dans cette guerre d'épuisement, qui se mit à dévorer les forces vives de la société en détruisant les structures sociales. Elle dissolvait l'optimisme du progrès, qui avait caractérisé le 19^{ème} siècle. Alors qu'à la fin du 19^{ème} la représentation s'était imposée que l'industrie, le processus du travail et la maîtrise de la nature, seraient la clef du progrès de l'histoire humaine, cette guerre octroya une nouvelle signification à la violence en tant que « vertu » [guillemets du traducteur, *ndt*] prégnante de l'histoire.

À quoi ramenez-vous le fait que tous les efforts de paix, pendant la guerre que vous décrivez, échouèrent aussi ? Puisqu'on savait bien déjà, à quoi on s'embarquait avec cette guerre...

Pendant longtemps on pensait ne par parvenir à une paix parce que toutes les propositions n'étaient que tactiques et n'avaient pas été jugées sérieuses. Mais cet argument tombe trop court. Dès l'automne 1914, la guerre avait fait tant de victimes que l'on ne pouvait pas simplement présenter à la population ce chiffre énorme de soldats tués et blessés et dire que c'étaient là des dommages collatéraux, qu'on s'était donc trompés et qu'on voulait en revenir de nouveau à la position de départ de juillet 1914. Ainsi se mit en marche ce mécanisme épouvantable : pour justifier les soldats tombés au champ d'honneur, on en produisit encore plus de nouveaux.

À la suite du financement de la guerre par prêts de guerre et crédits, il y eut partout de larges couches de gens qui misèrent sur la victoire, parce qu'ensuite on devrait faire payer les coûts de guerre à l'ennemi et les faire rembourser par lui. Ce n'étaient pas seulement des représentants de la bourgeoisie, mais au contraire cela allait jusqu'au petit citoyen. On avait investi dans la guerre et on perdrait tout si elle ne finissait pas par une victoire.

En outre, il apparut qu'en conséquence de la direction de guerre de la coalition, une puissance isolée ne pouvait pas agir d'elle-même. Ainsi la paix séparée devint-elle un premier pas à réaliser vers la fin de la guerre. Les Allemands tentèrent de décrocher les Russes de l'alliance avec leurs ennemis. Plus tard le chef d'état-major général allemand Erich von Falkenhayn misa sur la conclusion d'une paix séparée avec les Français, tandis que Britanniques et Français tentaient de briser l'alliance de l'Autriche-Hongrie d'avec l'Allemagne.

¹ Le père de l'ami de Rudolf Steiner. Celui-là n'était pas du tout un « enfant de cœur ». Je n'en dirai pas plus de ce prussien va-t-en guerre, qui naquit sans doute en portant déjà un casque à pointe... Ah ! Vive l'Europe, même clopinante, peu importe, car elle nous préserve malgré tout de la ré-apparition de tels militaires prussiens! *ndt*

² Ce n'est pas l'idée de Christopher Clark, à la page 222 de son ouvrage *Les Somnambules*, il précise en effet : « ...Une étude récente [Terence Zuber : *Inventing the Schlieffen Plan*, Oxford 2002] suggère même que le célèbre mémorandum de 1905, dans lequel Schlieffen définit les grandes lignes d'une offensive massive à l'Ouest, **n'est pas un plan stratégique** mais un plaidoyer pour une augmentation des crédits militaires — ce plan prévoyant notamment le déploiement de quatre-vingt-une divisions, un nombre supérieur à ce que l'armée allemande pouvait mobiliser à l'époque. » *ndt*

³ Au prix de la destruction de la Belgique et du Nord de la France, sans casser une tuile sur un toit allemand. *ndt*

Développement de guerre en accélération

Vous analysez dans votre ouvrage sans cesse des stratégies, des positions ou bien l'engagement de certaines armes. Est-ce que la direction de guerre fut prise au sérieux dans cette guerre ?

Effectivement les Allemands en apprirent dans cette guerre sur le domaine militaire, et donc sur des questions opératoires, au mieux et au plus vite. Cet apprentissage fut la condition préalable du fait qu'il purent aussi longtemps résister dans cette guerre malgré l'énorme supériorité de matériel de la triple-entente. Les purs rapports des chiffres eussent promis que l'entente eût relativement gagné vite cette guerre. Mais les Allemands apprirent énormément, avec efficacité et promptitude.

Français et Anglais assurément aussi. Russes, Autrichiens et Turcs apprirent le moins. Cet apprentissage sur le terrain militaire déclencha un processus d'accélération.

Il y a avait dans cette guerre deux facteurs d'accélération, l'évolution technique et scientifique, ce qui concernait les blindés, avions et sous-marins et les gaz et l'apprentissage tactique dans la manière d'utiliser les hommes et le matériel, ainsi, par exemple, le maniement des mitrailleuses, fils barbelés, et la tactique correspondante. Cette guerre commença comme la guerre de 1870/71 s'était achevée. — les Français portaient encore leurs pantalons couleur rouge garance dans la bataille. — Et elle prit fin exactement comme commencera la seconde Guerre mondiale, à savoir qu'une accélération de 70 ans se produisit en un peu plus de quatre ans.

Quelle importance eurent les services secrets et les espions dans la première Guerre mondiale ? Vous parlez d'un espion allemand placé à l'ambassade de Russie à Londres, dont l'action fut plutôt contre-productive...

Contre-productive en ce qui concerne l'assurance avec laquelle le chancelier du Reich Bethmann Hollweg activa sa politique de détente. Mais cet espion allemand anonyme fut important. Il informa sur les discussions de conventions de marines entre Britanniques et Russes, sur quoi Hollweg demanda aux Britanniques ce qu'avaient à signifier de telles discussions et exigea qu'ils y missent un terme aussitôt, puisqu'elles touchaient aux intérêts existentiels de l'empire allemand. Le ministre des affaires étrangères Sir Edward Grey dénia principalement mener ces discussions, ce qui incita Bethmann Hollweg à en tirer la conclusion qu'il ne pouvait pas se fier aux Anglais⁴. Ce fut lourd de conséquence.

L'autre cas est le colonel Alfred Redl qui, en tant que suppléant du chef de contre espionnage militaire autrichien, n'avait pas seulement trahi aux Russes les plans de marche autrichiens, mais avait au contraire encore systématiquement sous-estimé les forces engagées par les Russes dans ses présentations. Il fut découvert encore au début de la guerre. Et la chose étonnante c'est que les Autrichiens ne modifièrent pas leurs plans de marche, ni ne vérifièrent encore ses indications sur la mobilisation russe. Cette négligence, pour ne pas dire cette gabegie des Viennois, coûta la vie à quelques centaines de milliers de soldats *k.u.k.* [*kaiserlich und königlich*, à savoir impériaux et royaux, *ndt*] en Galicie [Nord-Est des Carpates, *ndt*].

Les atrocités que vous décrivez dans votre livre, sont épouvantables, aussi bien en ce qui concerne les morts des soldats des deux côtés que pour les exactions contre les civils. Y avait-il alors des règlements guerriers quelconques, en dehors de la convention de La Haye de l'année 1907 ?

Sur le front Ouest la guerre eut lieu essentiellement dans le respect de la convention de La Haye⁵. Le seul et unique [sic *!ndt*] problème à prendre au sérieux fut la question de l'emploi des gaz de combat. Sur le front Sud-Est la situation était plus compliquée, parce qu'il ne s'y rencontrait pas seulement des armées régulières et que par-dessus le marché, la peur de l'espionnage y prenait ses aises. Pour préciser les choses, les empires multinationaux et multiconfessionnels n'étaient pas assurés de la loyauté de leurs sujets. Ainsi la guerre en Galicie et dans les Balkans fut rapidement une guerre de gibets et de pendaisons : les Autrichiens pendaient les Serbes et les Ruthènes et les Russes pendaient les Juifs galiciens, qu'ils suspectaient de sympathiser avec la maison impériale. La situation dans le Caucase était la pire qui soit, où se déroula le génocide de la population

⁴ Toute le monde connaît pourtant la *perfidie Albion* de notoriété historique...

⁵ Sauf en Belgique, après la violation de la neutralité de l'État belge, les troupes allemandes avaient des consignes précises pour effrayer et paniquer la population. En outre, des destructions importantes et inutiles furent perpétrées dans toute la région Nord de la France et le pillage systématiquement organisé « à la teutonne » après la stabilisation du front. *ndt*

arménienne. (Voir à ce propos l'article de Maja Rehbein, dans ce numéo de *Die Drei*, p.33 [traduit en français : DDMR7814.DOC, *ndt*]).

Expulsions et purifications ethniques

Ce génocide perpétré sur les Arméniens ne semble pas avoir été correctement travaillé. Les Arméniens attendent toujours que les Turcs reconnaissent ce meurtre de population en tant que tel. Existe-t-il encore de tels événements issus de la première Guerre mondiale qui attendent encore un tel travail mémoriel ?

Oui, et ils ne proviennent pas directement de la première guerre, mais encore de la guerre russo-turque, à la fin des années 1870 et de la première guerre des Balkans de 1912. Dans ces guerres, on pratiqua une purification ethnique à un très haut degré. La population musulmane, les « amis des Turcs » furent expulsées. On doit avoir cela en vue, pour comprendre la réaction brutale de la direction turque sur la déloyauté, effective ou bien exagérée, des Arméniens. Après avoir appris à l'Ouest l'expulsion de leur population musulmane-turco-albanaise, il procédèrent préventivement à l'encontre des Arméniens, pour ne pas subir quelque chose de comparable. Cet antécédent ne change rien au fait que ce génocide fut un crime atroce⁶. Mais cet antécédent est important et rencontra dans la guerre gréco-turque sa prolongation ultérieure. Cela mena à l'expulsion de la population grecque d'Asie mineure et Athènes, qui n'était jusque-là qu'une petite ville, devint une grande ville. De nombreuses purifications ethniques de ce genre eurent lieu. Elles sont certes connues en principe. Mais elles n'adhèrent pas à la conscience politique des Européens de l'Ouest et du centre.⁷

La Suisse constitue un cas « à part ». Elle resta neutre, comme la Suède et l'Espagne. Comment cela fut-il possible. Comment pouvait-elle empêcher que des troupes, par exemple, traversassent la région ou que des avions de combat la survolassent ?

Survolee, elle le fut bel et bien, entre autres par les Britanniques, à l'occasion d'une attaque aérienne sur la base des ballons dirigeables de Friedrichshafen sur le lac de Constance.

Fondamentalement cependant, les puissances participantes à cette guerre en étaient arrivées au résultat qu'il était plus attractif pour elles que la Suisse restât neutre. Cela valut aussi du reste pour les Pays-Bas. Originellement, le plan Schlieffen prévoyait de traverser les Pays-Bas. Mais le chef d'état-major général, Moltke, modifia ce plan pour laisser libre les Pays-Bas au sens d'une « trachée-artère ».⁸

À cela se rajoute que la géographie de la Suisse est telle qu'elle n'était pas militairement attractive pour y mener une offensive. Le comte Schlieffen s'était résolu sans cela à une attaque par son aile droite.⁹ Et les Français respectaient la neutralité suisse. Inversement, les Suisses ne croyaient pas tirer avantage d'une participation à cette guerre. Ils ne montrèrent aucune velléité à entrer dans cette guerre. Conquérir des parties de la France ou de l'Allemagne ne se trouvait pas dans leur intérêt. Ils se considéraient territorialement intègres et considéraient comme une situation confortable de rester neutre.¹⁰

⁶ Pour lequel il ne peut pas y avoir de travail mémoriel sans une reconnaissance officielle. *ndt*

⁷ Ceci est un peu exagéré, une conscience de ces génocides s'est effectivement développée ces dernières années et particulièrement lorsqu'il s'est agi de discuter de la candidature de la Turquie pour entrer dans l'UE, par exemple, pour laquelle il est formellement demandé par l'Europe actuelle à la Turquie la reconnaissance du génocide arménien. Par ailleurs, des hommes politiques très sérieux comme l'ex-président français Valéry Giscard d'Estaing, entre autres, argumentent aussi en disant que géographiquement la Turquie ne pourra jamais faire partie de l'Europe. *ndt*

⁸ Deux poids deux mesures, donc, puisqu'il viole, par contre, comme prévu par le plan Schlieffen, la neutralité de la Belgique. Manifestement néerlandais et allemands se sont entendus. Décidément cet « ami personnel de Steiner » n'est vraiment pas commode à comprendre vu d'ici en France. *ndt*

⁹ Ceci n'est plus si évident de penser qu'il y eût même vraiment songé, en effet, si le plan Schlieffen n'était en réalité qu'un subterfuge, comme le pense Clark, dans son ouvrage *Les Somnambules*, afin d'obtenir plus de crédits militaires voir la note 2. Par ailleurs, vu l'inconscience générale régnante au sein de la direction de l'empire allemand, on peut comprendre qu'un tel plan ait été suivi point à point, sauf sur les quelques changements de Moltke. *ndt*

¹⁰ Ce en quoi les Suisses se montraient largement, politiquement les plus intelligents à cette époque. Par ailleurs, leur intérêt n'a jamais été « territorial », par contre, si l'on avait touché aux banques... alors là ? Quant à la France, elle en avait bel et bien un « d'intérêt territorial » : récupérer l'Alsace et la Lorraine et rester maître de la rive gauche du Rhin, le grand fleuve de Charlemagne. Il faut bien voir que de signer la création de l'Empire allemand, en 1870, dans la Galerie des glaces du château de Versailles de Louis XIV — qui plus est, à la suite de la défaite du pays hôte et en lui « piquant » au passage, par-dessus le marché, l'une de ses plus belles régions, peut-être même la plus belle, ne peut pas

Et quel en fut l'aspect des conséquences économiques ?

La guerre ne passa pas inaperçue non plus pour ceux qui restaient neutres, ni sans laisser de traces. Ils eurent pareillement à subir les inconvénients des ruptures des flux économiques et de capitaux. Mais ils avaient aussi certains avantages. Il y avait dans les pays neutres une main d'œuvre et des commerçants qui saisirent la guerre comme une chance de viser des gains d'affaires importants. Ainsi Allemands et Autrichiens tentèrent de se créer des ressources au moyen de ces pays neutres qu'ils ne pouvaient plus autrement se procurer en raison du blocus commercial britannique.

Les USA entrèrent en guerre en 1917 — une « année à marquer d'une croix blanche dans l'histoire du monde », comme vous le faites dire par l'historien Karl Dietrich Erdmann en le citant — et celle-ci était déjà sur sa fin. Les USA étaient-ils la seule et unique puissance à intervenir dans cette guerre avec l'objectif de fonder une paix ?

Pour cela on doit considérer la politique américaine d'une manière différenciée. Du président américain Woodrow Wilson, on peut peut-être inférer qu'il s'agissait pour lui d'intervenir dans cette guerre pour en définitive y mettre fin et pour créer un ordre de paix mondial. Sans doute, qu'il était clair cependant pour lui que la population américaine, en tant que puissance non directement menacée, pour ainsi dire en tant qu'actrice, n'éprouvait aucun enthousiasme particulier à intervenir dans cette guerre. Il savait que l'intervention dans cette guerre signifiait une rupture de la doctrine de sécurité suivie depuis plus de cent ans par les USA. Laquelle affirmait que les USA ne voulaient pas que les puissances européennes agissent militairement sur le continent américain, mais ne voulaient pas non plus s'immiscer dans les conflits militaires entre elles. Cela signifiait qu'il dût se justifier devant une population qui n'était pas inconditionnellement prête à la guerre. Quoi qu'il en soit, il avait remporté les élections de 1916 avec la promesse de tenir les USA hors de la guerre. Sa parole pour entrer dans la guerre fut donc : « la guerre pour mettre fin à toutes les guerres. » D'un autre côté, il y avait des groupes qui dans ses espaces arrières, avaient bien une idée que l'on pût gagner aussi quelque chose par cette guerre au plan économique et géopolitique, si l'on intervenait en dernier en ayant le moins de pertes et en faisant ensuite la décision. Le gendre de Wilson, le ministre des finances William MacAdoo, en était et probablement aussi, le ministre des affaires étrangères Robert Lansing. Originellement, ce rôle avait été dévolu aux Britanniques. Sur la base du succès militaire des Allemands, Les Britanniques ne purent le conserver. Les USA furent beaucoup plus profondément impliqués dans cette guerre de sorte que celle-ci marqua aussi la fin de l'empire britannique. Pour les USA, le compte tombait juste. Ils prirent part à cette guerre avec de moindres pertes et prirent ensuite paisiblement la place de l'empire britannique comme la grande puissance émergente de la guerre.

Cette intervention dans la première Guerre mondiale marque-t-elle effectivement le début du rôle des USA en tant que puissance mondiale ordonnatrice ?

Sans aucun doute. Mais les USA avaient le problème qu'ils ne voulaient pas reprendre ce rôle en tant que puissance ordonnatrice avec les coûts qui y sont afférents. Le Congrès américain refusa la politique de Woodrow Wilson et celui-ci revint aux USA d'un voyage en France comme un politicien ayant échoué. Car ce rôle de puissance ordonnatrice offrait bien, certes, des avantages pour certains dans la société américaines. Mais pour d'autres, il allait avec un accroissement considérable des charges. Les USA durent resserrer l'étau fiscal, pour venir à bout de leur nouvelle responsabilité globale. Dans cette mesure, une politique d'isolement représentait foncièrement une alternative. Jusqu'à la seconde Guerre mondiale, les USA hésitèrent entre une politique de responsabilité globale et l'isolationnisme. Le problème de l'ordre mondial instable des années 20 et des années 30, qui mena ensuite directement dans la seconde guerre mondiale, dépendit du fait que les USA n'avaient pas réellement acceptés leur rôle dirigeant qui leur était tombé dessus en 1918/19.¹¹

spirituellement porter bonheur à une empire prussien, dont l'intelligence politique pose, quand même, à l'examen rétrospectif attentif de tout ces faits, de graves interrogations devant la conscience de l'humanité. *ndt*

¹¹ Là aussi, il ne faudrait pas « pousser le bouchon aussi loin » : en effet, la raison des deux guerres mondiales provient bien, profondément d'une manière primordiale, d'un **refus** de la vie spirituelle consciente en Europe en général et en particulier de la part d'un peuple de langue allemande « prédestiné » et habilité philosophiquement par l'histoire de sa

Vous conjecturez une survivance possible de la monarchie danubienne, qui eût pu devenir ensuite précurseur d'une UE du Sud et de l'Est européen...

Nous connaissons comme modèle d'ordre politique, d'une part, l'État national, avec lequel territorialité et nationalité sont coïncidentes. Vers lequel suivit l'évolution ouest-européenne avec la France, l'Espagne et sous certains points de vue, l'Allemagne, en tout cas avec l'unification de l'empire en 1870/71. D'autre part, un État national de ce type se laisserait seulement réaliser dans les régions de l'Europe du Sud et de l'Est — où les nations ne sont pas territorialement installées de manière aussi délimitées, mais forment un tapis d'ethnies — que par la condition de purifications ethniques. Dans les Balkans et jusqu'au Caucase, ces mélanges d'ethnies sont totalement extrêmes. L'état national est ici difficile à réaliser en tant que modèle d'ordre politique.

Si la monarchie danubienne était parvenue à instaurer quelque chose comme une autonomie nationale ou ethnique et culturelle sous la coupole d'un espace économique commun qui rappelle l'UE à de nombreux points de vue nous aurions eu un ordonnancement qui rappelle l'UE à de nombreux points de vue. À la fin des fins, le rôle que joue aujourd'hui l'UE dans cet espace, est une compensation pour l'absence d'une cohérence globale que représentait autrefois la monarchie danubienne. Celle-ci n'était peut-être pas suffisamment capable de se réformer intérieurement à l'époque, parce que cela exigeait beaucoup trop de renoncement de la part des Allemands et surtout des Hongrois chez elle. Si l'on considère les données, pourtant en opposant les faits les uns en face des autres et qu'on envisage nonobstant cette alternative, nous nous trouvons aujourd'hui même dans une situation dans laquelle nous agirions à maints points de vue, comme eût agi une maison des Habsbourg intelligente.

Apprendre du passé

Vers la fin de votre ouvrage, vous écrivez sur « l'ère des agressions, des désajustements de frontière et des purifications ethniques », qui n'est pas encore achevée jusqu'à aujourd'hui. Où voyez-vous aujourd'hui actuellement les foyers de conflit les plus dangereux ?

Nous en avons eu la démonstration dans les guerres de désagrégation de la Yougoslavie : les zones d'implantation qui se recourent, l'expulsion des Serbes du domaine croate, l'expulsion des Croates du domaine serbe, les atrocités en Bosnie, finalement les constellations en Bosnie-Herzégovine toujours aussi peu clarifiées aujourd'hui, qui sont seulement en paix, parce que la main lourde de l'UE et de l'OTAN repose sur elles, et la même chose vaut aussi pour le Kosovo. Un peu plus au Sud, ce sont les lignes du conflit résultant entre Grèce et Turquie.

Si on les abandonne à eux-même, les participants se remettront foncièrement à utiliser la violence pour clarifier des problèmes politiques. Ici, l'UE, l'OSCE et l'OTAN sont mobilisées à coup sûr pour les 10 prochaines années, non pas seulement pour assurer une présence militaire et policière, mais au contraire, au moyen d'attractions économiques, pour rendre le recours à la violence non attractif pour la population. C'est un grand défi, parce qu'il existe presque toujours dans les populations des parties qui ressentent de l'aversion économique et se tournent virilement pour la violence, pour ainsi dire, en se rattachant à l'honneur.

Les côtes méditerranéennes en vis-à-vis de l'Europe, en particulier la zone à l'Est de la Tunisie, jusque vers l'Égypte et dans le proche Orient, forment un autre centre de conflits sur lesquels les Européens doivent porter leur attention, de sorte que des guerres, si elles ne peuvent pas être jugulées d'avance ou bien bloquées, restent au moins localisées. Ce défi se montre justement en rapporta avec la Syrie. Là aussi, il y a une foule de choses à apprendre à partir du cours de la première Guerre mondiale, y compris la réaction cynique au premier coup d'œil, de laisser brûler

culture jusqu'en 1848 [ou bien, plus strictement, jusqu'à 1932, à la mort de Goethe] à la restaurer pour le monde et pour lui-même, en tant que *Geheimes Deutschland*. Au lieu de cela, n'écouter pas Schiller, ce peuple a **voulu vaincre par le glaive au lieu que par l'esprit** et, n'écouter pas Nietzsche, il a **extirpé l'esprit allemand de l'empire allemand** ce qui nous a conduits indéniablement à l'abîme définitif humanitaire de 1945, nous, lui et l'Europe centrale.

Quand on est un historien matérialiste comme ce monsieur Münkler, on est terriblement compétent, certes, mais on ne voit rien de cela parce que pour lui l'esprit n'existe pas. [On pourrait peut-être en effet dire de lui — comme d'ailleurs aussi du biographe de Steiner désormais officiel en Allemagne, Zander — ce qu'Otto Erich Herleben dit un soir, à l'occasion d'un dîner à Rudolf Steiner, au sujet de Schopenhauer : « C'est un « génie borné » » [Steiner *Autobiographie*, Tome I, EAR, p.244]. *ndt*

préférentiellement le conflit syrien, parce que toute intervention mènerait à des conséquences imprévisibles, et à se limiter aux aides humanitaires.

Ce que nous vivons actuellement au proche Orient remonte-t-il à la première Guerre mondiale ?

D'abord en effet. Car après la première Guerre mondiale les États, avec lesquels nous avons encore à faire aujourd'hui, ont été créés, pour une partie déjà par l'accord entre le diplomate anglais Mark Sykes et le diplomate français Georges Picot, et pour une autre partie, dans les arrangements d'après entre Britanniques et Français. Le cours de toutes ces frontières en ligne droite révèle cela. Naturellement l'espace a eu une histoire propre depuis 1919/20, à laquelle se rajoutèrent toutes sortes de problèmes. Mais pour l'essentiel, le déclin de l'empire ottoman, en tant que puissance ordonnatrice, laissa derrière lui une lacune qui n'est toujours pas comblée jusqu'à aujourd'hui. La tentative d'y introduire quelque chose comme des monarchies territoriales, échoua relativement vite. Jusqu'à la Jordanie et l'Arabie Saoudite, elles sont toutes disparues. La tentative successive d'y instituer des républiques nationales, s'acheva par l'instauration de régimes militaires, et la tentative américano-britannique, lors de la seconde guerre du Golfe, contre Saddam Hussein, de briser ces développements et de rendre possibles d'autres perspectives, se présente pour l'instant pareillement comme ayant échoué.

Vous établissez des parallèles entre le Reich Wilhelmien, comme la « puissance tapageuse au centre », et la Chine, « l'empire du milieu », qui se trouverait dans une position dangereuse analogue...

Dans la mer de l'Asie orientale, on peut apprendre de ce qui est parti de travers en Europe avant 1914. Ainsi la Chine doit-elle se procurer de la clarté sur son rôle et aussi être consciente que par sa politique purement économique et aussi son poids militaire elle encourage la tendance à former des coalitions anti-hégémoniques. Cela ne doit pas développer à partir de cette tendance chez elle, la représentation d'une encerclement. C'est-à-dire qu'elle ne pas tomber dans l'obsession de la direction politique et militaire du *Reich* allemand. Les Japonais aussi devraient réfléchir qu'il pourrait être dangereux de jouer avec le feu et de laisser revivre d'anciens conflits avec la Chine. Le précédent premier ministre australien Kevin Rudd appelait l'île Sensaku, autour de laquelle tourne actuellement la bagarre en Mer de Chine orientale, les Balkans de l'Asie orientale.

À cela se rajoute le problème de la manière dont la grande puissance maritime des USA se comporte vis-à-vis de la Chine, qui est dépendante de matières premières, en particulier de pétrole d'outre-mer. La mer est encore contrôlée par les USA. Que les Chinois commencent pourtant à créer une « flotte à risques », pour reprendre le concept du grand amiral Tirpitz, on pourrait possiblement en arriver alors à un conflit et à faire naître une course aux armements qui serait comparable à celle entre l'empire allemand et la Grande Bretagne. Toutes ces situations ne sont pas censées mener à une guerre ou bien sinon à déterminer quelque chose. Mais elles diminuent naturellement les chances de coopération et les conditions pour l'instauration de la confiance.

Die Drei, n°7-8/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Professeur Dr. Herfried Münkler, né en 1951 à Frieberg, études de philologie allemande, science politique ainsi que de philosophie à l'Université Goethe de Francfort sur le Main, où il soutint sa thèse avec comme sujet Niccolò Machiavelli. Depuis 1992, professeur à l'Université Humboldt de Berlin et membre de l'Académie berlinoise et brandebourgeoise des sciences. De nombreux de ses livres passent entre temps pour des standards dans la matière. *Les nouvelles guerres* (Berlin 2002), *Empires* (Berlin 2005) et *Les Allemands et leurs mythes* (Berlin 2009). Vient de paraître de lui : *La Grande Guerre. Le monde de 1914 à 1918*. (Berlin 2013).

Les notes de traduction sont strictement sous la responsabilité du traducteur.